

**BALEARES 2007, OU L'ART DE PARLER POUR NE RIEN DIRE.**

Les navigations de « *La Billebaude* » tendent depuis quelque temps à se réduire. Fatigue du bateau ? Plus probablement encrassement des artères et ramollissement cérébral de l'équipage. Toujours est-il qu'après un tour du monde, ce fut l'Adriatique avec un point culminant à Venise, une sortie en Atlantique pour découvrir et explorer l'archipel des Açores et, cette année, une énième croisière aux Baléares ; croisière réduite à sa plus simple expression puisque limitée à une semaine dans le même mouillage de Minorque et à un crochet par Barcelone sur le chemin du retour. Pas de quoi fouetter un chat et encore moins rendre compte d'une escapade aussi peu exotique. Mais voilà, Anny M., copine de Danièle, et fidèle lectrice de mes âneries, a eu le malheur de lui dire qu'elle devrait m'encourager à écrire. Toujours naïve, Madame Michu a pris pour argent comptant ce qui n'était que le témoignage d'une extrême courtoisie, probablement un peu hypocrite comme toujours en pareil cas, et m'a sommé de me remettre à mon clavier. Quand je dis copine c'est un peu léger je l'avoue car Anny M. était le chef du Cradoc à l'époque où Danièle, exemple vivant du lumpen prolétariat, gravissait tous les jours la montagne Sainte Geneviève pour aller exécuter les basses besognes de Cucu. Anny M. est maintenant Conservateur Général ce qui n'est pas rien, car s'il est avéré que tous les généraux sont conservateurs l'inverse est loin d'être vrai. Bref si, comme je peux le comprendre, vous êtes plus que lassés de ces chroniques - aussi filandreuses que répétitives- vous saurez à qui adresser vos doléances.

Or donc, nous avons prévu un appareillage mi-juin avec « *Coryphène* ». Là, tous les lecteurs attendent des précisions sur ce mystérieux « *Coryphène* ». Il n'en sera rien et vous devrez attendre pour en savoir plus notre tour de l'île de Minorque, et plus particulièrement notre pèlerinage à Mahon, port célèbre, en tout cas pour les amateurs d'œufs mimosas comme moi, puisque la légende veut que ce soit le berceau de la sauce *mahonnaise*. Cette technique romanesque est due à Joseph Conrad qui l'a utilisée jusqu'à plus soif dans son imposant roman « *Nostromo* », qui n'est pas mon préféré soit dit en passant. Les spécialistes en parlent sous le nom de « *delayed decode* » ; en bon français « *Ecoute fistot, tu comprendras plus tard* ». Si je m'attarde sur cet artifice romanesque c'est que j'ai parfois l'impression que certains lecteurs ne perçoivent pas le caractère abouti, et pour tout dire la qualité littéraire de mes chroniques. Ainsi de soi-disant amis me lancent-ils des phrases comme : « *Si t'écris encore des petits machins rigolos, à l'occasion, mets-nous en copie* » J'endure mais ça me crucifie ! Un peu comme la célèbre rencontre des deux François à Bordeaux il y a quelques lustres : Mitterrand dit à Mauriac « *vous êtes le plus grand écrivain .... (Mauriac rosit de plaisir) ...- Mitterrand termine sa phrase- ... régionaliste* » ; on dit que Mauriac ne lui a jamais pardonné. Ne m'en veuillez donc point s'il m'arrive de souligner la subtilité d'une métaphore, la pertinence d'une anacoluthie, l'humour d'un oxymore ou le choix de certains mots à l'orthographe

surprenante comme métempyscose (merveilleux mais un peu dur à caser). Il paraît même que certains lecteurs manquent mes à peu près ; ça dénote un terrible manque d'attention car pour ce qui est du calembour je n'ai pas l'habitude de faire dans la dentelle ; bien au contraire je m'interdis toute finesse et me vautre avec délices dans le rustique et l'immanquable.

Or donc disais-je, nous devons partir avec Jean M. lui aussi officier général, très général même puisqu'après il n'y a plus rien sauf Maréchal, Amiral de France je crois dans la Marine ; dignité pour laquelle je lui suggère un peu de patience puisqu'entre autres mérites il faut, pour y prétendre, avoir quitté cette vallée de larmes. D'ailleurs vous connaissez sa femme, enfin ceux qui me lisent attentivement, puisque vous l'avez découverte sous le nom d'Elisabeth à Bora Bora avant de la retrouver aux Açores, une fois mieux cernée sa personnalité, sous le nom de Lady Macbeth. Vous le voyez, chaque récit peut se lire de manière autonome mais on retrouve des lieux, des personnages, connus à chaque fois. Une telle collection de nouvelles indépendantes mais subtilement reliées entre elles ça s'appelle un roman éclaté ; voir, par exemple, les « Racontars arctiques » de Jörn Riel, un des livres les plus drôles que je connaisse. Là encore je me permets d'insister pour que vous appréciiez la construction quasi proustienne de mes récits.

D'aucuns seront exaspérés par la longueur de ces commentaires, de ces digressions sur les commentaires et de l'analyse de ces digressions. J'y tiens beaucoup. Une solution serait de les numéroter et de les renvoyer en bas de page. Je ne le ferai pas pour trois raisons. D'abord je trouve ça assez scolaire ou, pire, universitaire. Ensuite ça laisserait trop clairement apparaître la minceur, pour ne pas dire l'inexistence, du récit. Enfin, et c'est rédhibitoire, je suis tout à fait incapable d'utiliser les « foot-notes » de Word.

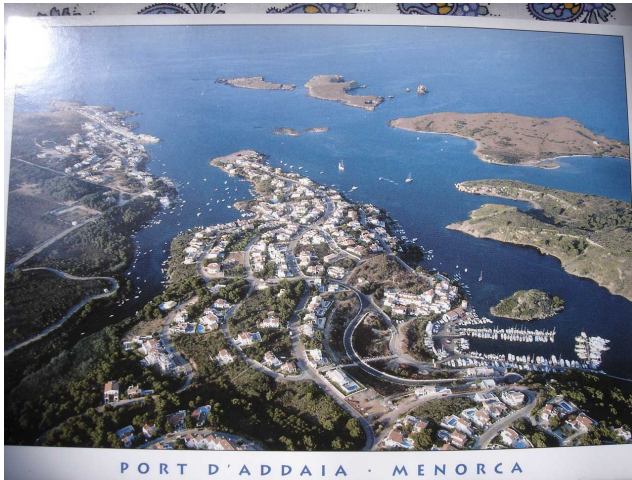
## MINORCA



Comme vous le pressentiez la croisière avec « Coryphène » (Coco pour les intimes), l'Amiral et Lady M., ses nouveaux propriétaires, ne s'est pas faite. Finalement nous avons appareillé vers les Zilipangu avec « Cheetah » Gladiateur de notre vieux pote Philippe de G. (pour les non spécialistes notre précédent bateau était un Centurion, et l'actuel un Prétorien) et sommes arrivés le 27 juin à Colon dans l'Est de Minorque. C'est là qu'à l'été 1991 nous avons intercepté Philippe et « Cheetah »,

revenant d'un tour du monde en solitaire ; superbe comité d'accueil puisque mouillés à côté de notre Centurion « Fou de Bassan », que nous étrennions, il y avait l'impressionnante goélette « Léopard des mers » avec à bord Jean Luc D. et

L'Impératrice de toutes les Russies ainsi que « La Quête » montée par Michel D, le gentleman far-mer et Marie Pierre.



Après une nuit sur coffre à Colon le vent d'est se lève et il faut chercher un autre mouillage ; ce sera la cala Addaya l'une des rares que nous n'avons jamais visitées mais qui paraît d'après le guide Imray rudement sympathique et protégée de tous les vents. Chenalage en formation au matin du 28, et malgré la pluie nous sommes tous quatre (Philippe a embarqué Yves de M. comme matelot d'avant) aux postes d'admiration car c'est superbe. Le mouillage recommandé est encombré par

des coffres ; qu'à cela ne tienne à cette saison tout est permis et on en choisit deux qui nous paraissent costauds sans trop chercher à savoir à qui ils appartiennent. Imaginez une grande calanque profonde aux rivages de plus en plus escarpés quand on pénètre cap au sud, des petits pontons en bois où hivernent les barques minorquines à la pièce d'étrave si caractéristique, une île ronde qui sert d'abri à un délicieux petit port ; sans exagération c'est un vrai paysage d'aber breton. Nous y passerons quatre jours, qui une semaine complète y compris les deux derniers jours amarrés dans le port en raison d'un fort coup



de vent annoncé, celui là même qui agrémentera la traversée retour de Philippe et Yves. Le bistrot est tenu par un uruguayen qui parle français comme vous et moi. Les « filles du port » si j'ose dire sont serviables et nous n'aurons aucun mal, par leur intermédiaire à se faire livrer une voiture sur le quai. Il faut dire aussi que le téléphone mobile en escale c'est vraiment utile même si mon castillan est moins que balbutiant. Douches et eau chaude à volonté naturellement.

Avec la voiture nous ferons le tour de l'île ; enfin le tour c'est manière de parler car le réseau routier ressemble plutôt à une arête de poisson orientée est/ouest. Séance photos dans de petites calanques célèbres pour leur beauté : cala Morel au nord, cala Mitjana au



sud. Déjeuner dans le port de la vieille ville de Ciutadella qui rappelle, en moins abrupt, Bonifacio, puis visite de Mahon (Mao en minorquin). Danièle et moi y avons beaucoup de souvenirs car cette première escale aussi lointaine inaugurerait en 1979 les croisières du « Fou de Bassan », beau Centurion d'occasion qui venait de remplacer notre Sangria, et dont la taille et les



équipements nous paraissaient d'un luxe incroyable. A l'époque il n'y avait rien d'aménagé pour la plaisance et nous avons fini par accoster une sorte d'épave, autrefois goélette et maintenant ponton, abritant des hippies danois abrutis de bière et de drogue. A proximité la famille R. qui étrennait son Gin-fizz tout neuf, « Coryphène » ; à bord les parents et deux garçons du même âge que les nôtres et ce fut le début de bien des croisières communes et bien des rencontres dans les mouillages corses et baléaresques les années qui suivirent. C'est aussi à Mahon, devant les escaliers monumentaux qui conduisent à la vieille ville, que je partais allègrement remplir un bidon d'eau au robinet distant d'une centaine de mètres quand Denis, ou Fred je ne sais plus, m'a fait finement remarquer qu'il restait quelques litres d'eau dans le récipient et qu'il serait plus judicieux de les vider dans le réservoir avant d'aller à la source. Aussitôt dit que fait et j'ai vidé trois litres d'eau dans le réservoir...de gazole. Ca nous a posé quelques problèmes pendant le reste de la croisière et même au-delà ; mais surtout c'est devenu depuis un leit motiv pour mes deux crétins de fils, trop heureux d'avoir décelé chez l'auguste auteur de leurs jours les symptômes d'une débilité précoce. Aussi lorsque vingt cinq ans plus tard, dans le port de Porquerolles, mon petit-fils Henri est venu hilare à bord de « *La Billebaude* » me dire « Papa vient de faire une grosse bêtise sur son bateau » j'ai tout de suite eu le pressentiment qu'il ne fallait pas désespérer de la justice divine et c'est sans aucun commentaire que j'ai aidé Denis à siphonner les cinquante litres d'eau avec lesquels il venait de remplir son réservoir de gazole.



Cela dit question étourderie je crois que Philippe nous bat tous. Après 36 heures sur coffre à Puerto Addaya et avec le concours de son matelot il a fini par gonfler sa nouvelle annexe et y installer son moteur Honda, neuf lui aussi. Nous avons été un peu surpris de voir ce fier équipage nous visiter à la pagaie. Jusqu'à ce que Philippe confesse que malgré d'innombrables tentatives le petit bijou ne démarrait pas. Une pince pour écarter le coupe-circuit et le moteur a démarré à la première sollicitation ; pas très fort pour deux ingénieurs diplômés de l'Ecole Navale. En revanche il s'est aperçu à temps qu'une de ses cadènes, déjà changée et renforcée, était cassée net et ne tenait plus que par un bout de métal tordu. Démâtage assuré surtout avec le temps de bran qu'il a rencontré au retour. Il a trouvé à Mahon ce qu'il fallait pour réparer et, aux dernières nouvelles, son mât numéro trois (ou quatre, je m'y perds un peu) est toujours en place.

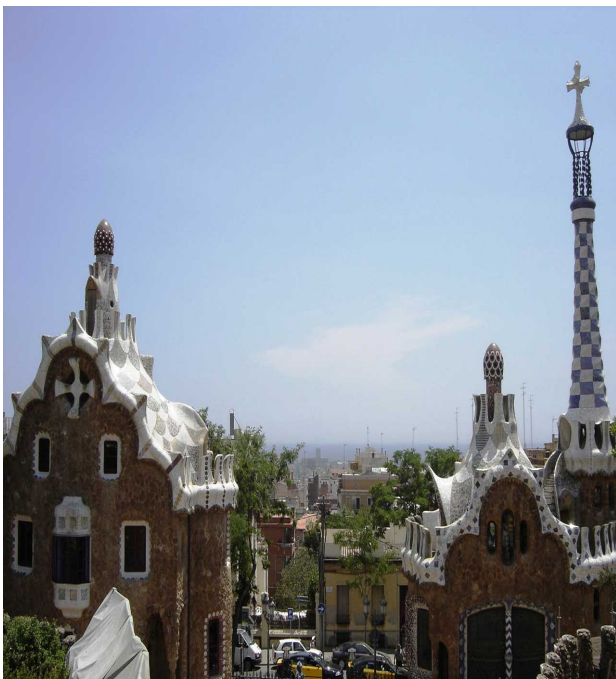
Nous, nous sommes restés un peu plus longtemps dans notre chère cala, un appareillage vers Barcelone s'étant terminé par un prudent demi-tour à l'annonce du force 9 sur Lion, Provence et Minorque.

BARCELONA.



Je crois bien que c'est en 1952 que j'ai découvert Barcelone quand nous avons « fait » l'Espagne dans la 4 chevaux d'occasion que mon père venait d'acheter, la première voiture de la famille. J'étais à l'époque un grand échalas, et trois mille kilomètres les genoux sous le menton m'ont paru une sacrée épreuve, aggravée par la visite exhaustive de tous les monuments cités par le guide bleu. N'empêche que même dans ces conditions j'ai eu deux coups de cœur :

Tolède et Barcelone. Plusieurs visites dans la capitale de la Catalogne ont confirmé cette intuition. La dernière en famille à bord du « Fou de Bassan » avec l'hydrodiesel ci-dessus mentionné. Armé de mes souvenirs plutôt anciens mais aussi du guide nautique Imray de la Costa Brava, édition 2002, j'ai fait route vers le feu d'entrée du port au sud de la grande digue parallèle à la côte qui enferme le plan d'eau. Pas de chance l'entrée a disparu et on se trouve face à un mur ; cap au sud on trouve la nouvelle passe, peut-être encore provisoire car en plein travaux, à plus d'un mille de là. Tout contents on remonte la nouvelle puis l'ancienne digue au cap au nord vers le fond du port ; hélas au bout d'une heure ou presque apparaît un pont. J'essaie alors d'appeler la marina Port Vell où j'ai réservé un poste par téléphone, mais aujourd'hui personne ne parle anglais et encore moins français ; nous saurons plus tard que le 4 juin est férié à Barcelone pour d'obscures raisons liées à la résurrection supposée du Christ ; les mystères de la religion catholique sont particulièrement insondables en Catalogne. De baragouin en baragouin l'analphabète qui répond à la VHF me fait comprendre qu'il y a une entrée au nord. Au nord de quoi : du pont ? Impossible sinon pourquoi un pont. Une autre entrée du port



donc mais alors tout à refaire ! Approche prudente, très prudente du pont où un panneau affiche 18 metres. J'ignore tout de mon tirant d'air mais en ajoutant le guindant de la grand voile, la hauteur de la bôme au dessus du pont, la hauteur du pont au dessus de l'eau, deux ou trois mètres de pied de pilote et l'âge du capitaine, je me convaincs que ça doit le faire ; curieusement Danièle qui suit l'affaire depuis le balcon avant est beaucoup moins stressée que moi. Evidemment ça passe mais vu du barreur c'est bigrement impressionnant. Juste après le pont une énorme entrée dont nous notons soigneusement les coordonnées pour l'édification des générations futures. Bonne idée en tous les cas que d'avoir atterri de jour.

Comme vingt ans plus tôt, au Real Club Nautico, nous sommes amarrés en plein cœur



de la vieille ville avec suffisamment de dégagement pour éviter le bruit ; comme c'est l'heure de la sieste (de plus en plus contestée actuellement) où toute l'Espagne dort et de plus un jour férié c'est un voisin qui parle parfaitement français qui nous initie aux us et coutumes de la marina en attendant le marinero. Ce voisin c'est un argentin et une fois de plus nous touchons du doigt la proximité de l'Amérique du sud ; quelle chance pour l'Europe soit dit en passant. Bientôt nous sommes pris par le rythme trépidant de la vie barcelonaise et ces quatre jours seront bien remplis. Ne sachant plus ou donner de la tête



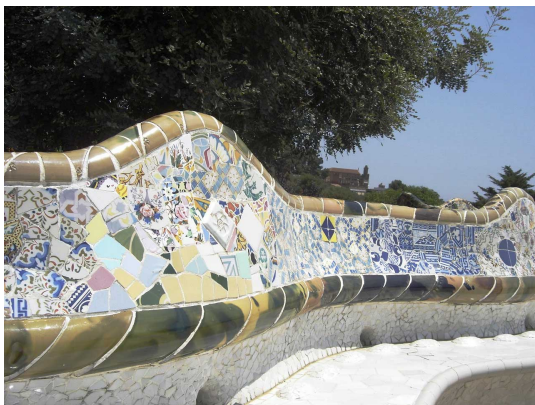
nous nous fierons à un petit guide très amusant « Les adresses à Barcelone de l'ombre du vent » trouvé à la FNAC plaza de catalunya où nous achèterons également « L'ombre du vent » le bouquin de Carlos Ruiz Zafon que Danièle connaît mais que je n'ai pas lu . On y parcourt la ville en tous sens mais en vérité l'explosion de Barcelone est récente, et donc, je crois, postérieure à l'époque où l'auteur situe ce roman, même s'il reste emblématique pour les catalans. Que citer de cette ville multiforme où la jeunesse et le cosmopolitisme impulsent un dynamisme sans comparaison avec le ronron de nos provinces. Il paraît que la vie nocturne est exceptionnelle mais nous ne l'avons pas vérifié. Le jour quelle animation dans les rues, dans le métro, dans les parcs et bien sûr le long des ramblas et des paseos ; La dimension de ces

avenidas toutes bordées d'arbres est impressionnante et ça permet une circulation aisée des vélos qui sont très utilisés par les étudiants et les moins jeunes. Pour nous c'a a été pedibus cum jambis mais aussi le métro qui nous conduit partout. Ici l'architecture est reine , du barrio gotico à des formes ultra modernes en passant bien sûr par Gaudi le héros local que certains espèrent voir béatifié....Non seulement les avenues sont larges mais partout des places et des parcs, bref de l'espace.



Pendant que Danièle se régale au musée Picasso je fréquente un pub irlandais « Le Fastnet » où je peux suivre les deux dernières régates de la coupe Louis Vuitton qui voient la victoire inexorable et sans suspense des kiwis, Emirates-Team New Zealand, face à Luna Rossa que nous avons vu en chair en os, si j'ose dire, quand Francisco de Angelis a sous nos yeux battu Paul Caillard à la barre lui de America One en 2000 à Auckland. A partir du 23 juin ce sera donc le pays que certains ont surnommé la suisse du Pacifique, le challenger, qui affrontera la suisse, en l'occurrence Alinghi le defender de la 32ième America' s cup. Nous nous retrouvons pour visiter le récent Musée Maritime implanté dans les bâtiments gothiques qui abritaient les

arsenaux où l'on pouvait construire au XIV<sup>ème</sup> trente galères simultanément, celles là mêmes qui ont battu les turcs à la bataille de Lépante ; ne l'oublions pas quand on se décidera, enfin, à définir les frontières de l'Union Européenne. Parmi les innombrables salles de concert et d'opéra c'est le palau de la musica catalana que nous avons choisi pour une soirée culturelle. Construit au début du siècle c'est très kitsch, vitraux, céramiques, colonnes grecques, stucs, verrière inversée genre kaléidoscopes, d'étranges choux roses et verts au plafond, c'est aussi très grand : une sorte de stade olympique de 2000 places et, ma foi, une acoustique acceptable. Enorme buste de Beethoven mais aussi des effigies de gloires locales comme Albeniz, arrière grand-père de la première dame de France. Derrière la scène, de chaque côté d'une sorte de tabernacle, une douzaine de geishas et de mandarins peints dont les bustes sculptés sortent du mur comme dans un film d'épouvante. Ça tombe bien car l'inusable Petite Bande de Sigiswald Kuijken n'a pas résisté au péril jaune et la moitié des violoneux ont les yeux bridés. Je dis violoneux car ces néo-baroqueux jouent sur des instruments dont aucun ne ressemble à un violon, soit des violi piccoli, sorte de pochettes pour maître à danser, soit au contraire des violons difformes mâtinés d'alto. Pour les violoncelles c'est encore pire : soit l'obésité d'une contrebasse, ce qui oblige la charmante interprète à écarter les cuisses au-delà de ce que permet la décence, soit au contraire une sorte de guitare à archet, enfant bâtard d'un banjo et d'une viole. Bref une exposition de monstres aux sonorités je dois l'avouer plutôt agréable même si les malheureux qui n'utilisent que du boyau passent leur temps à s'accorder. Des flutes à bec et autres bois je ne dirai rien car on ne les entend quasiment pas. En revanche les cuivres on les entend, hélas ; pas question de sacrifier au



modernisme des pistons et des coulisses. La trompette c'est un clairon allongé et le malheureux a beau se tortiller dans tous les sens c'est bien difficile d'en tirer autre chose qu'un accord parfait et, avec de la chance, quelques harmoniques ; le reste finit par sortir mais ça écorche les oreilles. Idem pour les cors qui ne sont que des trompes de chasse. Quand ma grand'mère Kiki m'emmenait à Saint Eustache écouter la messe de Saint Hubert, le Rallye Cor de Paris et ses piqueux en grande tenue s'en tirait très

bien avec une mélodie modeste ; pour les brandebourgeois laissez moi vous dire que c'est un peu dur. Finalement la musique militaire ça a du bon. Avec un clairon on joue *ouvrez le ban* : ti ta ta ta - ti ta ta ta, ti ta ti ta ti ta : deux notes, ça sort bien. On joue aussi *fermez le ban* : ti ta ta ta - ti ta ta ta, ti ta ti ta ti ta, ça sort aussi très bien. Normal c'est la même chose. Pour savoir si le clairon sonne ouvrez ou bien fermez le ban il suffit de savoir où est le ban. C'est un peu comme les guillemets, qui diffèrent en cela des parenthèses : quand l'instituteur dicte ouvrez les guillemets ou fermez les guillemets c'est pareil. A mon avis on devrait se contenter d'ordonner *ban* ou *guillemets* ; le risque ce serait d'oublier que ça marche par paire et évidemment un ban qu'on oublie de fermer ça peut mener très loin.

Après le concert on regagne le bord à pied par la via Laetana ; parallèle aux ramblas cette célèbre avenue au centre de la vieille ville, entre Barri Gotic et Ribera, est aussi animée à minuit qu'à dix heures du matin. On retrouve « *La Billebaude* » exactement comme si on retournait à bord à Beveridge reef, atoll désert et non cartographié quelque part entre les Tonga et le Vanuatu. Comme si toutes les images de la vie, les plus sauvages et les plus primitives aussi bien que les plus citadines et les plus civilisées, avaient défilé devant l'entrée de notre coquepit.

Evidemment nous renierions notre patrie si on ne vous disait pas un mot de la sacro-sainte bouffe. Nous n'avons pas retrouvé la Casa del deportes découverte avec ma cousine Annick en 1960 au cours d'une virée en deuch sur la Costa Brava, redécouverte en 1979 en famille sous le nom de Casa Costa. Ce haut lieu de Barceloneta où l'on se faisait des ventrées de zarzuela, paella parillada et d'inoubliables calamarses a la plancha sur des gradins en bois en haut de la plage, a du être enfoui sous le béton et il n'y a plus que des restaurants climatisés avec vérandas en verre fumé. On s'est rattrapé avec un abonnement au Cas Sole, vieux restaurant de poisson - il vient de fêter son centenaire - inconnu des touristes, et découvert en flânant dans les petites ruelles de Barceloneta qu'on appelle parfois le Naples barcelonais.



Avant de quitter une escale qui a tenu ses promesses, et au-delà, nous prenons des nouvelles de la smala : tout va bien, Loulou découvrira la grande école l'an prochain à Courteline (?) et la Princesse aborde l'épreuve de français du bac avec sérénité. On a même reçu un mel de Crapouillot qui a digéré sans problème deux trimestres sautés et barbote, avec bonheur semble-t-il, dans le lagon de Noumea en attendant l'arrivée de son père dans deux mois. Il y a aussi le coup de téléphone du gran descolgador de salchichon qui vient d'apprendre le jour de ses 18 ans qu'il est admis en Math Sup bio au lycée Thiers à Marseille. C'est gentil d'avoir appelé car j'ai souvent parlé à Lucas des choix possibles pour un garçon que la mer passionne et qui au-delà du dioptré s'intéresse à toute la vie qui grouille en dessous. L'Ecole Navale était une option mais si on aime vraiment la mer sous toutes ses formes le choix de la biologie est probablement le meilleur. Ce que j'ai dit à Lucas je le dirai aussi à mes petits enfants si, comme je l'espère, certains sont attirés par la beauté et les mystères de la nature.

On appareille le 8 juin après un séjour bien court mais notre routeur <weatheronline> nous promet une météo tellement favorable, du sud du sud et encore du sud, qu'on ne veut pas laisser passer l'occasion d'une traversée entièrement au portant.

Adios Barcelona.

Hasta pronto.

*Fin provisoire ...*



